

Il n'y a pas un endroit dans toute la Nouvelle France où il se fasse un plus grand commerce qu'en cette ville. Il y aborde des nations sauvages qui viennent de plus de soixante lieues pour faire la traite, ces mêmes peuples qui sont nos alliés viennent ordinairement vers le mois de juin. marchant toujours plusieurs familles ensemble pour se garantir des Iroquois qui les trouvant en chemin bien chargés de pelleteries pour apporter chez nous, ne seroient pas assez scrupuleux pour ne pas faire main basse sur eux et leur voler tout leur butin. Il est d'usage parmi ces Indiens quand ils arrivent chez les Français de députer les Chefs de chaque nation pour aller saluer le gouverneur et lui faire les présents ordinaires qui sont quelques belles pelleteries, et le prier de donner ses ordres pour que les Français ne profitent pas de leur franchise et leur donnent de mauvaises marchandises : on en leur surprenant les choses de beaucoup plus qu'elles ne valent. Cependant on ne peut guère apporter de remède à ce mal parce qu'un chacun de ces marchands veut du plus au moins suivant qu'ils ont bonne conscience.

Ces sauvages tiennent une espèce de foire entre les palissades de la ville et le fleuve. gardés par plusieurs sentinelles qui empêchent qu'on ne les incomode. on qu'on ne veuille les gêner sous prétexte de leur apporter ce qu'ils ont besoin, et qu'ils trouvent mieux à choisir dans les magasins de la ville. Ce commerce dure trois mois à plusieurs reprises, on y commerce tout ce que ces sauvages ont de besoin qu'ils payent en pelleteries de toutes façons.

Au moment où j'arrivai à Montréal pour la première fois ce fut par la porte Saint François. J'y aperçus un homme de mon pays qui venoit au-devant de moi pour m'embrasser, ce qu'il fit, et après quelques compliments, il m'apprit qu'il estoit de notre compagnie, comme nous estions à parler ensemble, il s'aperçut que j'estois fort distrait, à cause d'une grande populace que je voyois dans la place des Jésuites, la dessus mon nouveau camarade me dit. ma foi vous arrivez bien à propos pour voir brûler cinq Iroquois vifs, avançons, continua-t-il jusqu'aux Jésuites, nous verrons mieux, c'estoit aussi devant leur porte où devoit se passer cette sanglante tragédie, je m'imaginai d'abord qu'on alloit jeter ces misérables dans le feu, mais regardant de tout costé, je n'apercevois aucun bucher pour le sacrifice de ses victimes, j'interrompis ce nouvel amy au sujet de plusieurs petits feux que je voyois en de certaines distances les uns des autres, il me répondit, patience ; nous

allons bien rire, Il n'y avoit cependant pas à rire pour tout le monde, on amena ces cinq hommes Sauvages qui estoient frères. et les plus beaux hommes que j'aye vus de ma vie. Ensuite les Jésuites les baptisèrent et leur firent quelques legeres exhortations, Car à parler franchement, de plus. ce seroit laver la teste d'un more, Cette Sainte ceremonie estant finie, on les prit et on les sacrifia à des supplices dont ils sont les inventeurs, on les fit tout nus à des poteaux enfoncés de bois à quatre pieds en terre, et là, chacun de nos Sauvages alliés. ainsi que plusieurs François s'armerent de morceaux de fer rouge avec lesquels ils leur grillèrent toutes les parties du corps, Ces petits feux que j'avois vus servoient de forges pour faire rougir ces abominables instruments avec quoy on les faisoit rotir. Leur supplice dura six heures, pendant lesquelles ils ne cessèrent de chanter leurs exploits de guerre, en buvant de l'eau de vie qui passoit dans leurs corps aussi vite que si on l'eust jetée dans un trou fait en terre, ainsi finirent ces malheureux avec une constance et un courage inexprimable, on m'assura bien (et il est vrai) que ce que je voyois n'étoit qu'un faible échantillon de ce qu'ils nous font souffrir quand ils nous ont fait prisonniers, Je songeais à ce moment à toy et je t'estimais bien heureux de ne pas faire la guerre avec de pareils monstres.

• • •

L' Abeille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC. 2 Février 1854.

Le fameux passage par le Nord de l'Amérique est enfin trouvé. Si le résultat de cette découverte répondait au temps et aux efforts qu'elle a coûtés, aucun doute qu'elle ne fût la plus importante de notre siècle, mais malheureusement elle est loin d'atteindre les avantages qu'on lui supposait. Cependant nous n'en devons pas moins admirer les intrépides marins qui ont couru les dangers sans nombre des expéditions polaires. Les noms les plus illustres dans les annales des guerres contre les glaces, sont ceux de Humphrey Gilbert, de Ross, de Parry, de Franklin. Ce dernier parti d'Angleterre en 1845 n'est pas revenu. Dès lors on n'a pas été seulement à la recherche du passage, mais aussi à celle de l'infortuné Franklin et de ses compagnons, et on estime que la somme employée depuis 1845 à cette double recherche auroit été plus que suffisante pour faire ouvrir deux voies maritimes à travers les isthmes de Suez et de Panama.

La dernière expédition, partie en 1850,

se composoit de deux vaisseaux : l'Entreprise et l'Investigateur. Celui-ci commandé par le capitaine Mac Clure, un vrai héros, est le seul qui ait fait la traversée par la mer de Behring. Néanmoins gardons-nous de croire que le passage soit complètement achevé. Voici en quoi consiste la découverte de cette célèbre expédition : l'Investigateur avec des peines infinies, il est vrai, a pénétré très avant dans la mer de Behring où il a rencontré des montagnes de glaces qui, à ce qu'il paraît, avoient le crâne très-dur puisqu'il lui a été impossible de les rompre. même au moyen de mines chargées de plusieurs barils de poudre. Alors le capitaine Mac Clure abandonne son navire et se rend par terre, en donnant ce nom aux vastes régions de glaces qui couvrent les mers du pôle, jusqu'à la terre de Merville, déjà découverte par le capitaine Parry.

Là, au milieu des glaces et des brumes, le capitaine Mac Clure, l'esprit en quelque sorte, rempli de la tristesse et de l'aspect lugubre de ces lieux, voit, en promenant ses regards sur ces immenses déserts, des hommes voir à lui. Aussitôt il vole au devant d'eux ; un instant suffit pour les atteindre, et il est dans les bras de compatriotes qui, comme lui, cherchent le passage du Nord, mais par le côté opposé, par le détroit de Davis. Quelle joie de pouvoir, après plusieurs années de captivité au milieu de ces glaciers éternels, embrasser des enfants de la patrie, mais surtout quel plaisir, quelle satisfaction pour ces braves marins de se dire en se serrant la main : nous avons trouvé la solution d'un problème cherché depuis plus de 300 ans.

D'après cela, nous voyons qu'il est certain que le continent américain se termine au Nord ; qu'on peut le longer, soit en navigant, soit en marchant sur la glace, entre le détroit de Behring et celui de Davis et passer de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique, et réciproquement. Mais aucun navire n'a pu jusqu'à présent passer d'une mer à l'autre, et ne passera probablement jamais. A ce propos, chers lecteurs, l'Abeille vous doit ici faire une demande honorable pour vous avoir annoncé sur la foi de quelques journaux et de quelques dépêches télégraphiques, que le navire du capitaine Mac Clure avait réellement passé d'une mer dans l'autre.

Cependant le capitaine Mac Clure ne perd pas courage ; après avoir envoyé en Angleterre, par le détroit de Davis, des courriers chargés d'y annoncer ses découvertes, il est retourné à son navire affronter de nouveaux périls. Quel dévouement ! depuis trois ans cet intrépide marin souffre, au milieu de ces régions, tous les tourments de la plus pénible captivité ; aujourd'hui il peut retourner dans sa patrie